
L'américanité québécoise ou la possibilité d'être ailleurs

Louis Dupont, professeur
Département de géographie
St. Lawrence University

*How so that which you were to be, and the
America not, what you saw yet could not see...
And it saw you not, it never saw you,
for what you saw was not there.*

Cet extrait d'un poème de Gregory Corso, *Elegiac Feelings American*, fut dédié à Jack Kerouac¹. Ce n'est pas la première fois que je m'en sers, mais jamais avec autant d'à-propos qu'aujourd'hui: une conférence sur l'américanité au programme d'un colloque sur le Québec et la Nouvelle-Angleterre. Kerouac n'était-il pas un Franco-Américain? N'a-t-il pas essayé de trouver une Amérique en naviguant dans les eaux troubles des Amériques? En empruntant à Corso, je m'intéresse à cette idée d'une vision de la réalité qu'on voudrait bien voir, mais qui n'existe pas ou, du moins, dont l'existence est incertaine.

À la rencontre de l'imaginaire et de la mémoire, Kerouac s'est inventé une terre de possibles, indestructible parce qu'elle utilise l'espace du langage. Avant lui, des générations de Franco-Américains et de Canadiens français se sont expliqué le monde, leur monde, en maintenant et en transformant, sur le mode oral, des contes, des légendes, des mythes qui donnaient un sens à leur existence. Autres temps, autres mœurs, aujourd'hui c'est par un colloque de nature scientifique que chacun tente de s'expliquer ce qu'il en est du Québec

et des francophones de la Nouvelle-Angleterre. Nul regret ni nostalgie, la modernité a aussi besoin de ses mythes explicatifs et, comme l'a démontré avec acuité le sociologue québécois Fernand Dumont, le plus grand d'entre eux est sans contredit la science². Quoi qu'il en soit, d'une forme d'explication à l'autre, la réalité dont on veut rendre compte demeure fuyante et toujours produite.

Il y a une sorte de précédent à ce premier colloque de la CEFAN. En 1912, la Société du bon parler français de l'Université Laval organisait un colloque, également de nature scientifique, pour faire le point sur l'Amérique française. Il est étonnant de constater la rigueur de certaines communications qui y furent livrées³. Dans les actes du colloque elles en côtoient pourtant d'autres, louvoyantes, qui décrivent la réalité désastreuse du français et de l'Amérique française. On y sent un genre de décrochage où la réalité, niant ce qu'on croyait pouvoir être, prend comme alliée la raison pour perpétuer un mythe (la survivance) qui devenait en fait la réalité elle-même. Ce sera la dernière fois que les Canadiens français des États-Unis participeront en force aux colloques de la société qui se répéteront en 1937, 1952 et 1957.

Drôle d'Amérique que cette Amérique qu'on appelait française jusqu'à récemment; faite de temps et de lieux, d'histoire et de géographie, elle n'en finit plus de resurgir. La CEFAN ne serait-elle que l'équivalent contemporain de la Société du bon parler français?

La question est posée sans arrière-pensée car l'*américanité* dont il sera question ici, en donnant un sens à l'expérience historique française en Amérique du Nord, apparaît quelque fois comme une nouvelle explication du fait français en Amérique. Heureusement, il semble que l'idée ne s'y réduise pas. Toutefois, l'effet mode qui va avec une explication du Québec par l'américanité nous incite à la prudence quant à la réalité qu'on tente de décrire. Il ne faut pas se leurrer, à certains moments il semble que l'américanité soit partout, donc nulle part, dans le passé d'une Amérique qu'on réinforme ou dans le présent déjà absent puisqu'on tente de dépasser cette américanité par des appels à l'Amérique. Il y a là un désir d'être ici et ailleurs, ou d'être d'ici et d'ailleurs. Sans risque on peut affirmer que l'américanité est à la fois un produit du travail intellectuel, une

vision exprimée à travers les arts et, enfin, quelque chose d'une réalité fuyante et peut-être en production.

L'AMÉRICANITÉ: D'HIER À AUJOURD'HUI

Avant de donner l'impression de vouloir définir le terme ou le concept d'américanité, il convient d'y voir une problématique permettant d'explorer le sens, et le débat sur le sens, du Québec et de son identité. Cette problématique fonctionne à la manière d'un cube Rubik: chaque mouvement sur une surface change la configuration des cinq autres. Le questionnement sur l'Amérique au Québec est ainsi l'occasion de faire et de défaire des oppositions ou des tensions: américanisation/modernisation, modernité/américanité, Amérique/Europe, langue française/Amérique, langue française/culture québécoise, et d'une autre façon, l'ici/l'ailleurs, le passé/l'avenir, le québécois/le branché, le populaire/le savant.

Dans *Le silence des intellectuels québécois*, Marc Henry Soulet souligne que, pour le Québec et ses intellectuels,

penser le Québec impose désormais de considérer la relation avec le reste de l'Amérique du Nord. Au risque d'une séparation de la québécoisité d'avec la vie concrète, le Québec se doit d'assumer son américanité. [...] ce qui apparaît de manière évidente c'est le besoin de se penser comme élément de la totalité américaine et non plus comme enclave. [...] Si donc la sécularisation du Québec impose de ne plus conjuguer la culture au passé mais au présent, il faut alors penser une identité collective de plain-pied avec l'ensemble des forces culturelles « américaines »⁴.

Soulet n'a que partiellement raison. Les Québécois et les Canadiens français avant eux n'ont jamais cessé de se pencher sur leur rapport à l'Amérique. Au tournant du siècle, Edmond de Nevers voyait dans l'Amérique (les États-Unis) le seul moyen de demeurer Canadien français et de joindre la modernité. Il était annexionniste⁵. En fait, ce sentiment de nouveauté et d'actualité s'explique par « le pathétique politique québécois » qui empêche de faire des liens entre les époques, qui oblige à mettre certaines choses de côté pour s'occuper de l'urgent qui est partout en même temps. Ce pathétique politique, je le conçois dans l'impossibilité de dépasser le champ politique et

ses tensions, ce qui maintient une identité minoritaire-majoritaire – quelques fois majoritaire, quelques fois minoritaire – qui s'exprime différemment au gré des contextes qui font se perpétuer des réflexes souvent contradictoires. Dans ces conditions, l'américanité est pour l'instant un questionnement, un projet sans sujet – donc toujours exposé à la récupération – qui tente de donner sens à un Québec passé au postmodernisme.

En 1966, parlant de la littérature québécoise à Paris, Jacques Godbout utilise le terme « nord-américanité » pour décrire la sensibilité de l'écrivain francophone au Québec⁶. Tout indique qu'il s'agit d'une première référence contemporaine. Un an plus tard, *Le Devoir* utilise le terme « américanité » pour parler de la nouvelle littérature⁷. En 1971, Jacques Languirand va véritablement lancer le questionnement sur l'américanité avec son texte « Le Québec et l'américanité », publié à la fin de sa pièce de théâtre *Klondike*⁸. Pour la première fois on cherche à donner un contenu à l'américanité. Languirand traite de la question dans la perspective de l'expérience continentale des Canadiens français, de leurs successives migrations, et lève le voile sur le refoulement que l'Amérique a subi au Canada français. Cachée par les discours, négligée par une mentalité hermétique, l'américanité n'en aurait pas moins constitué une dimension essentielle de la culture canadienne-française et québécoise. Inspirés par les réflexions de Languirand, les écrivains et le monde littéraire vont poursuivre le questionnement sur l'américanité. En 1973, la Rencontre internationale des écrivains québécois a pour titre « Littérature des Amériques »⁹. Des écrivains des États-Unis et de l'Amérique latine y assistent, dénotant ainsi l'ouverture à une Amérique qui dépasse l'expérience états-unienne. En 1975, les chercheurs en littérature emboîtent le pas aux écrivains en produisant un numéro spécial de la revue *Études littéraires* (vol. 8, n° 1) sur les « Littérature québécoise et américanité ». Les horizons s'élargissent considérablement, socialement et géographiquement. On explore des chemins menant aux Amériques : la négritude, les autochtones, le métissage, Haïti, l'Amérique du Sud, les États-Unis, etc.

Dans le domaine musical, l'américanité québécoise fera son entrée en 1967 à la faveur d'une bombe : l'*Osstidcho* de Robert Charlebois va bouleverser le monde musical en imposant un rythme

nouveau aux chansonniers, tels Ferland et Léveillé, jusqu'alors plus marqués par l'influence française. Dès lors, la symbiose québécoise des influences française et américaine va se réaliser et créer un « son québécois » résolument nord-américain mais francophone¹⁰. Bref, on retrouve là l'expression d'une américanité authentiquement québécoise, que le code musical permet plus facilement. À la fin des années 1960, « La complainte de presque'Amérique » de Robert Charlebois va alimenter le débat sur le rapport du Québec à l'Amérique¹¹. Il y exprime le dilemme d'être francophone en Amérique – Amérique qui se résumerait aux États-Unis.

À ce titre, l'expérience de la revue *Presqu'Amérique*, terme qu'on préférerait à l'époque à celui d'américanité, publiée pour la première fois en novembre 1971, est unique. Le mot d'ordre de l'éditorial : « révéler l'Amérique québécoise ». On y lit encore : « Hier nous n'étions ni de France, ni d'Angleterre, ni des États-Unis, [...] nous nous situons par la négation. Désormais, nous nous disons de presque'Amérique¹². » Plus loin, on souligne l'urgence de dévoiler « la nature du dialogue de l'homme avec son environnement culturel et physique global¹³ ».

On pourrait retourner encore plus loin et multiplier les exemples, mais cela n'est pas nécessaire. Ces quelques exemples suffisent pour établir la différence entre l'époque actuelle et celle des années 1960 et de la décennie suivante. Le monde de la création n'a pas cessé d'interpeller l'imaginaire et la sensibilité américaine de l'expérience québécoise depuis les débuts de la Révolution tranquille. Ce qui caractérise l'époque actuelle, c'est davantage le fait que les intellectuels débattent maintenant la question, au moment même où les signes de l'Amérique abondent dans le milieu de la création¹⁴.

L'AMÉRICANITÉ: IMPRESSIONS ET EXPRESSIONS

Comme expression d'une sensibilité américaine, l'américanité imprègne la culture québécoise, bien qu'elle ne se manifeste pas toujours de façon aussi concrète que dans les exemples que nous venons de voir. Elle demeure bien souvent diffuse, implicite, à l'état de projet dans la démarche des intellectuels et des artistes. Il y a

d'ailleurs un danger réel à trop vouloir faire vibrer la corde sensible de l'américanité et de l'Amérique. À l'heure où ici et là d'aucuns y vont de leur petite séance, il en ressort une impression de mauvaise théâtralité plus que d'authenticité. Un exemple au passage: entendue à Radio-Canada à l'automne 1989, une verte dénonciation de l'américanisation par Lucien Francoeur. Le poète rocker n'hésite cependant pas à se donner lui-même la répartie: le rock, musique moderne urbaine, violente, s'incarne dans la vie de l'Amérique, et cette américanité nous l'avons en nous, Québécois, lorsque nous sommes modernes et rockers.

L'américanisation est une réalité. C'est un rapport de forces entre deux sociétés, qui joue en faveur de la plus puissante, en l'occurrence les États-Unis. Elle atteint cependant toutes les sociétés modernes occidentales, à la différence qu'au Québec la proximité géographique des États-Unis et la parenté entre les deux sociétés modifient les perspectives sur l'américanité. En gardant cette difficulté à l'esprit, il convient de présenter quelques impressions et expressions ayant actuellement cours sur l'américanité. Elles se divisent en quatre catégories: la reconsidération du débat chez les intellectuels, la Californie et l'avant-garde culturelle, les figures légendaires et l'américanité à toutes les sauces.

L'américanité revisitée

Peu d'intellectuels ont directement abordé la question de l'américanité. Elle a été pour beaucoup un prétexte à un débat sur la culture et, indirectement, sur la politique. Or, ceux et celles qui font la critique d'un Québec excluant l'Amérique risquent de tomber dans les travers de ce qu'ils dénoncent si âprement, faute de préciser ce qu'ils entendent par américanité. On a souvent le sentiment que l'américanité se résume à la participation du Québec au spectacle états-unien. On comprend mieux Marcel Rioux de ne plus jurer que par l'américanisation, après avoir admis en 1974 que l'américanité était une des trois alluvions de la « québécoité »¹⁵. Quant à Léon Dion, quittant les sentiers de la politique, il empruntait plus récemment ceux de la culture pour découvrir la nécessité de penser l'Amérique¹⁶. Mais il n'en dit pas plus, cela devient cliché. Le plus souvent, il

semble que l'Amérique, en « ité » ou pas, sert à river leur clou aux définisseurs de l'âme québécoise des années 1970, qui sont jugés soit trop folkloriques, soit trop français¹⁷.

Signe des temps chez les intellectuels, l'Association des sociologues et des anthropologues de langue française consacrait une session sur l'américanité dans son colloque annuel de 1986. Résultat : quatre communications annoncées, dont deux présentées devant moins de dix personnes. Résultat semblable en 1987 au colloque sur l'américanité de l'Association québécoise d'études américaines (elle-même fondée en 1985). Signe trompeur donc. En somme, chez les intellectuels, dès qu'on sort du cliché de la nécessité de penser le Québec en Amérique, l'américanité est la plupart du temps synonyme de débats sur la culture et la société québécoises des années 1960 et de la décennie suivante. Un son de cloche différent s'est fait entendre néanmoins au colloque de l'Association québécoise d'études cinématographiques tenu à l'automne de 1989 et portant sur l'américanité. Les présentations et les discussions se tenaient carrément dans une perspective moderniste et examinaient les rapports de forces avec les États-Unis. Grâce à ces colloques, les limites du concept d'américanité semblent se préciser. On y est moins intéressé à faire le débat politique qu'à scruter la culture.

Entre la création et la réflexion, certaines revues ont contribué à la compréhension de l'américanité. Les documents les plus valables demeurent les numéros spéciaux d'*Études littéraires*, de *Possibles* et, dans une moindre mesure, de *Vice versa*¹⁸. Encore un signe des temps, les numéros de *Possibles* et de *Vice versa* cherchent avant tout l'Amérique, alors qu'en 1975 c'est l'américanité que l'on cherchait à connaître. Il n'y a pas de thèses particulières sur l'américanité qui y sont développées. Il y domine cependant une recherche des influences américaines, un approfondissement de la situation québécoise en Amérique du Nord et une démonstration sur la nécessité de mieux connaître les États-Unis.

En somme, s'il y a abondance de renvois à l'américanité et à l'Amérique, le milieu intellectuel commence à peine à mener des recherches sur le sujet.

La Californie: le préjugé favorable de l'avant-garde

La Californie semble échapper à tout, à l'américanité et à l'américanisation. Le film de Jacques Godbout et de Florian Sauvageau, *Comme en Californie*, scrute l'influence californienne au Québec; Jacques Languirand nous entraîne quotidiennement par les *Quatre chemins* de l'être qui passent par la spiritualité orientale à saveur californienne. Quant à Lucien Francoeur, le poète de la Californie française, il fait continuellement la navette entre Montréal et cet État américain aux « espaces délurés »¹⁹. *Une histoire américaine* de Godbout fait voir les travers d'une Californie aux prises avec l'empire américain qu'elle doit supporter²⁰. Bachand, pour sa part, tente de s'expliquer les liens entre « la culture californienne » et la « québécoité »²¹.

La Californie est l'ultramodernité et ses manifestations seraient bien captées au Québec justement à cause de sa modernité et de son avant-gardisme. Le phénomène est à approfondir. Dans la modernité, l'avant-garde regroupe les créateurs qui dépassent les limites de la conscience pour l'exprimer dans diverses formes d'art. L'avant-garde est universelle, mais curieusement, l'universalité vient presque toujours des États-Unis et se propage ensuite ailleurs. Les créateurs sont-ils emportés par l'illusion de la modernité? L'essai de Rose-Marie Arbour intitulé « Montréal, New York et les autres... » et portant sur le marché des arts visuels est révélateur²². Elle démontre que l'avant-garde est aussi une question de gros sous et surtout une question de gros sous qui déterminent ce qui est avant-gardiste ou pas. Ainsi, derrière le préjugé de l'avant-garde, il y aurait une certaine dépendance à l'égard des États-Unis, voire une certaine américanisation parce que cette dépendance impose des valeurs, des modes et des méthodes plutôt que d'autres. Cette critique paraît d'autant plus pertinente suivant la perspective sociologique de la postmodernité qui proclame la disparition de l'avant-garde au profit de la mode et de la pure commercialisation de l'art²³. Encore une fois, comme le souligne Arbour, c'est en cherchant d'autres réseaux qu'il est possible aux artistes québécois de contourner, du moins partiellement, la domination états-unienne. Les influences peuvent toujours passer et n'empêchent pas l'authenticité.

À la recherche de figures légendaires

Une des tendances dominantes dans l'exploration de l'américanité au Québec, tant chez les intellectuels que chez les artistes, est de sortir de l'ombre des personnages et des événements qui la symboliseraient. Pour un, Jack Kerouac a fait l'objet au Québec d'un livre par Victor-Lévy Beaulieu, de trois chansons, *Kerouac* de Sylvain Lelièvre, *Sur la route* de Pierre Flynn et *L'ange vagabond* de Richard Séguin, d'un film, *Kerouac*, de l'Acadien Herménégilde Chiasson, qui fut d'ailleurs le premier document de la série sur l'américanité de l'Office national du film, et d'une Rencontre internationale tenue à Québec en octobre 1987. Nulle surprise, puisque Kerouac, le roi des *beats* qui écrivait en anglais son désarroi de Canuck déchu, est au confluent de deux Amériques: celle des Petits Canadas de la Nouvelle-Angleterre et celle des États-Unis d'après-guerre. Ses écrits ont été les déclencheurs du mouvement contre-culturel auquel il n'a pas voulu cependant s'associer, se sentant mal interprété. Il représente à la fois le drame de l'immigrant canadien-français aux États-Unis et la fin du rêve canadien-français aux États-Unis, de même que la poursuite du rêve américain, de laquelle Kerouac sortira brisé.

Sans qu'on le dise ouvertement, Kerouac se trouve au fond de l'histoire du film *Les tisserands du pouvoir* de Claude Fournier²⁴. On pourra reprocher à ce film son style hollywoodien, il n'en demeure pas moins un événement en soi. Il permet aux Québécois de vivre une partie de leur histoire jusqu'à récemment escamotée. Commentant son film, Fournier tombe cependant dans les travers du Québec de la Révolution tranquille. Il n'y voit qu'un exemple de ce qui arrive quand on quitte le Québec et croit que cette expérience dramatique pourrait arriver au Québec sans que les Québécois aient à se déplacer. Bien sûr, l'histoire des Franco-Américains est dramatique, mais le Québec n'est pas le Canada français et il y a moyen de voir autre chose dans ce film: la participation des Québécois à la Révolution industrielle américaine, le vécu des immigrants d'alors en comparaison du moment actuel où le Québec doit en intégrer le plus, etc.

Le personnage de Will James ressemble à celui de Kerouac. Dans un excellent docudrame de l'Office national du film, *Alias Will*

James, Godbout retrace l'histoire de ce Canadien français parti à quatorze ans de son village natal près de Montréal pour conquérir l'Ouest. Après de multiples aventures, il se fait écrivain pendant un séjour en prison. Il deviendra le plus grand écrivain « western » des États-Unis et ses histoires seront portées au grand écran par Hollywood. Il mourra malheureux et alcoolique comme Kerouac, tourmenté entre Will James et Ernest Duffault, son véritable nom. Jusqu'à sa mort, il maintiendra des contacts avec sa famille à laquelle il envoie sporadiquement de l'argent gagné grâce à Will James. Mais Godbout ne se limite pas à Will James et il met en parallèle la vie de jeunes Québécois qui courent les rodéos ou veulent se faire acteurs de westerns. Fait intéressant, ces jeunes, bien qu'ils ne vivent pas le même drame qu'Ernest Duffault, doivent aussi angliciser leur nom.

Enfin, le film de Serge Giguère sur Oscar Thiffault, *Ah ouigne in hin in*, nous entraîne dans les tournées pancanadiennes-françaises de ce chanteur western francophone :

Ah ouigne in hin in! Oscar Thiffault. Voilà le grand sauvage de l'Amérique franco. Ah ouigne in hin in! Le grand chanteur western sans cheval ni prêté ni emprunté, assis sans sa selle sur la croupe de son camion et parcourant inlassablement le pays depuis trente ans – depuis toujours – en composant du rouine-babine pour accordéon et de la guitare symphonique pour les parterres de tous les bars, de toutes les sacristies et de toutes les arrière-cours du pays²⁵.

Le film ne peut être apprécié que si on quitte les ornières que donne la perspective québécoise, ce que n'a pu faire l'ONF qui l'a exclu de la série des films sur l'américanité.

L'américanité à toutes les sauces

Politicien, journaliste – n'importe qui semble aujourd'hui en mesure de se servir du mot tant à la mode.

Le Montréal « américain » du maire Doré

Cherchant à définir sa ville pour les étrangers qui la visitent, le maire Doré a proposé le terme « américain »²⁶. On ne sait pas cependant de quelle Amérique il parle, ni de quelle Europe. Faute de

pouvoir considérer Montréal comme une ville québécoise, il semble que Montréal soit redevable des États-Unis et de l'Europe française. Toronto, très américaine, demeure pendant ce temps-là une ville canadienne. Le problème vient du fait que M. le maire ne peut voir le Québec en Amérique, et son expression renforce cette vision qui fait qu'au Québec on joue la France en Amérique et l'Amérique en France, sans jamais les concilier.

Will James et le libre-échange

Le maire Doré ne surpasse certainement pas Jean Paré, éditorialiste de *L'Actualité*, pour ce qui est du dérapage sur la question de l'américanité. Ce dernier est le cas extrême dont il faut se méfier²⁷. Paré s'explique la ferveur des Québécois pour le libre-échange par le passé glorieux des aventuriers québécois. Il reprend exactement la trame des migrations québécoises en Amérique du Nord pour suivre ces valeureux individus qui n'avaient pas peur d'affronter l'Amérique. Nos hommes d'affaires et ceux qui les soutiennent seraient de cette race :

Dans le Québec actuel, nationalistes, conservateurs, libéraux et toute la classe économique voient unanimement le libre-échange au-delà de leurs différences, comme une chance inespérée de sauter par-dessus ce barrage ontarien pour vendre leurs ressources, leur énergie, leurs produits, leurs services directement aux Américains, comme jadis leurs fourrures.

La métonymie est toujours dangereuse, encore plus si elle est utilisée en faveur d'un saut dans l'histoire qui n'a rien d'évident. Paré prend un volet de l'expérience américaine québécoise et l'utilise comme s'il n'avait jamais été altéré par d'autres expériences. Ainsi, il fait bêtement un lien direct entre hier et aujourd'hui en opposant les réalisations de quelques individus et une collectivité qui n'aurait pas permis à ces aventuriers de « s'inventer une vie ». Ceux qui s'opposent au libre-échange sont dans le même souffle ces toujours-présents-autres-individus qui ne jureraient que par la collectivité :

Si la classe culturelle ou intellectuelle résiste encore à l'idée, c'est qu'entre temps elle s'est forgé un autre rêve, un continent-culture, une république des Beaux-Arts, de la langue et de l'idéologie. La fonction publique aussi, qui se voit elle-même comme la force organisatrice de

la société, s'opposait déjà il y a 300 ans à la course des bois et à la traite avec les sauvages qui sapaient son entreprise. Les opposants défendent un autre rêve: la création d'une république qui serait comme un miroir symétrique, un écho de la France sur ce rivage²⁸.

Voilà la coupable, la France, et peut-être aussi l'attachement à la langue française. Paré oppose bêtement sédentaire à nomade, France à Amérique. Cet exemple ou cette errance est symptomatique des difficultés que peut entraîner un usage inconsideré de l'américanité. Car il me semble qu'au fond de la question c'est bien la nature du lien avec la langue française, et la possibilité d'en faire une expression du brassage des cultures en Amérique, que l'on retrouve.

Conclusion

En fait, quand il est question de culture, chaque individu, comme chaque communauté, parce qu'il est mortel, aime bien se rassurer en pensant qu'il appartient à quelque chose de plus grand que son temps et son espace: un peuple, une nation, un pays – et dans notre civilisation quelque chose comme de l'universel.

Aussi, pour tous les groupes ethniques, minorités, sociétés traditionnelles et communautés francophones en Amérique, il y a sûrement cette idée d'une expérience globale « franco » en Amérique du Nord. Si jadis il y avait pour le Canada français trois pôles de certitude, soit Paris (culture), Rome (religion) et Londres (politique), il n'y a plus pour le Québec actuel que la langue française et à un moindre degré la francophonie. Sans le Québec et sans cette modernité américaine au Québec, toutes les expériences francos ne seraient que des épiphénomènes exotiques de l'Amérique anglophone. Ce ne serait pas la fin du monde! La culture, ça bouge, mais ce serait sûrement la fin d'un possible. Quoi qu'il en soit, comme disait Kerouac, dans cinq millions d'années, ils auront bien d'autres choses à discuter.

Notes

1. Gregory Corso, *Elegiac Feelings American*, New York, New Direction, 1962.
2. Fernand Dumont, *Le lieu de l'homme : la culture comme distance et mémoire*, Montréal, HMH, 1968.
3. Société du bon parler français, *Actes de la rencontre de la Société du bon parler français – 1912*, Québec, 1913.
4. Marc Henry Soulet, *Le silence des intellectuels québécois*, Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1987, p. 86.
5. Edmond de Nevers, *L'avenir du peuple canadien-français*, 2^e édition, Montréal, Fides, 1972.
6. Jean-Guy Pilon, « Une réalité issue de l'Amérique », *Le Devoir*, 31 octobre 1967. L'article porte sur la littérature québécoise qui commençait alors à être discutée sérieusement à Paris. Pilon y rapporte que Godbout avait déjà présenté la littérature québécoise en termes de francophonie et de nord-américanité.
7. *Ibid.*
8. Jacques Languirand, « Le Québec et l'américanité », *Études littéraires*, 8, 1 (avril 1975), p. 143-149.
9. Voir : *Liberté*, 15, 90 (1973).
10. Cette symbiose avait déjà été réalisée dans le domaine de la musique « western », première musique québécoise populaire et moderne.
11. Robert Charlebois, « La plainte de presque-Amérique », *Presqu'Amérique*, 1, 1 (novembre 1971), p. 2.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. On pourrait ajouter les flirts des politiciens à l'heure du libre-échange et de la création des grands blocs économiques (Amérique du Nord, Europe, Afrique, etc.). En fait, le libre-échange et les intérêts économiques font une belle jambe au discours sur l'Amérique qui devient dans la bouche de certains une simple rhétorique (voir plus loin dans notre texte la discussion de « l'américanité à toutes les sauces »).
15. Marcel Rioux, *Les Québécois*, Paris, Seuil, 1974.
16. Léon Dion, *Québec, 1945-2000*, t. 1 : *À la recherche du Québec*, Québec, PUL, 1987.
17. Voir à ce propos le débat entre Lise Bissonnette et Fernand Dumont dans les pages du *Devoir*, 3, 7, 9 et 14 septembre 1982.
18. *Études littéraires*, 8, 1 (avril 1975); *Possibles*, 8, 4 (1984); *Vice versa*, printemps 1988 (numéro consacré au thème de *L'Amérique*).
19. Le film de Godbout et Sauvageau montre comment la culture du *new age* a facilement trouvé des antennes au Québec. Ce phénomène s'explique par un brassage unique des valeurs entre tradition, modernité et postmodernité dans la société québécoise. On met par exemple en évidence Jacques Languirand et Raoul Duguay qui apparaissent, en fait, comme des précurseurs du nouvel âge californien. Quant à Lucien Francœur, il convient de lire

- ses recueils, mais aussi les textes parus dans *Possibles*, 8, 4 (1984), et *Un homme grand: Jack Kerouac à la confluence des cultures*, Ottawa, Carleton University Press, 1990.
20. Jacques Godbout, *Une histoire américaine*, Paris, Seuil, 1986.
 21. *Possibles*, 8, 4 (1984), p. 147-158.
 22. *Ibid.*, p. 65-74.
 23. Daniel Bell, *Les contradictions culturelles du capitalisme*, Paris, PUF, 1979.
 24. Voir l'article de Jeanne Valois dans ce recueil.
 25. Jean Morisset, « Promenade dans une Amérique en quête de Québec », *Séquence: le magazine du cinéophile*, numéro double, 135-136 (septembre 1988), p. 140.
 26. Cette expression a été émise au cours d'un reportage sur les ondes d'un poste radiophonique québécois en juin 1990. L'utilisation de l'adjectif « américainopéen » fut confirmée à l'auteur par un proche collaborateur du maire Doré au cours du premier colloque de la CEFAN. Doré reprend le même thème sans le nommer explicitement dans un article de *L'Actualité*, 15, 17 (1^{er} novembre 1990), p. 28-36.
 27. *L'Actualité*, 13, 10 (octobre 1988), p. 7-9.
 28. *Ibid.*